

L'ORIENT

ALLOCUTION PRONONCEE PAR M. MICHEL CHIHA

Pour l'inauguration de la plaque commémorative du passage de Barrès

Dans la brève épître liminaire de "l'Angoisse de Pascal" adressée à son ami Corpechot, Maurice Barrès a placé cette phrase : "Nous sommes d'accord pour reconnaître, définir et servir les supériorités de la France " et celles-ci au début du même opuscule : "Il y a certains auteurs, Corneille et Pascal au premier rang, que nous étudions non pas seulement pour nous y plaire, mais pour devenir meilleurs. Cela tient à la grandeur de leur âme".

Nommons Barrès après Corneille et Pascal et faisons nôtres ces textes émouvants ; ils justifient l'hommage des anciens élèves de cette Université au Maître disparu, à sa pensée magnifiquement exprimée, aux mouvements pathétiques de son cœur. Inclignons-nous devant celui qui, plus qu'aucun autre, donnait l'impression de promener où il passait les "traits éternels" de la France.

Longtemps avant "l'Enquête", Maurice Barrès avait des disciples fervents parmi nous. Beaucoup de jeunes hommes lui devaient la discipline de leur esprit et leur initiation aux merveilles secrètes de la vie intérieure et de la sensibilité françaises. Avant de l'avoir vu nous aimions son visage grave et lorsque pleins de trouble et de rêve, agités par des problèmes français, nous quittions le Jardin de Bérénice, la maison de Colette Baudoche ou la Colline de Sion, c'est à lui que nous demandions de nous conduire au cours d'ardentes méditations à Venise, à Tolède, à Séville ou à Bruges. Le souvenir de tant d'harmonie nous enivre encore.

Dès ce temps nous souhaitions ... qu'il vint vers nous. Nous attendions en sa personne le représentant insigne de quelques unes des plus hautes traditions de la France. De son aveu, les pays du Levant l'attiraient, qu'ils fussent d'inclinaison franque ou sarrasine. Ne devait-il pas écrire au commencement de "l'Enquête" : "qu'aujourd'hui du moins il me soit permis d'aller comme au seuil de mon véritable destin, dans le Proche Orient, et d'y tendre mon verre aux échansons de l'éternité. Je n'y vais pas chercher des couleurs et des images, mais un enrichissement de l'âme". Oui, mais d'une âme inquiète, saisie d'un grand émoi, toujours errant aux portes du mystère.

Assurément, le Barrès que nous attendions était celui des pages enchanteresses de "Du sang et de la mort", du "Voyage de Sparte", "d'Amori et Dolori Sacrum", du "Greco". Tel passage apaisait les passions que d'autres soulevaient. Nous relisions par exemple avec délices la préface d'Amori :

"C'est ainsi que dans ma jeunesse, j'ai cru la beauté dispersée à travers le monde et principalement sur les régions les plus mystérieuses, mais aujourd'hui, j'en trouve l'essentiel sur le visage sans éclat de ma terre natale". Ce Barrès là pouvait s'attribuer légitimement une part considérable de nos prédilections, mais un autre Barrès avait surgit qui nous proposait des émotions autrement saines et puissantes. Nous avions devant nous un des mainteneurs du souvenir alsacien et lorrain, à jamais cher à nos cœurs, une des grandes voix du nationalisme français qu'une logique implacable ramenait "à sa terre et à ses morts".

Barrès avait publié la "Colline inspirée", "lieu où souffle l'esprit", il avait parlé en faveur des sanctuaires ; et nous répétions quelques unes des paroles immenses qui, à la tribune de la Chambre étaient tombées de ses lèvres : "cette inquiétude, cette tristesse, cet inassouvi au milieu du laboratoire, c'est ce que Albert Dürer a représenté dans cette sublime gravure de Melancholia, au dessous de laquelle on pourrait écrire : insuffisance de la science pour contenter une grande âme. C'est l'aventure de Faust, de tous les Faust, des plus hautes et savantes intelligences". Et encore ceci : "Sous le porche de l'Eglise chacun laisse le fardeau que la vie lui impose. Ici le plus pauvre homme s'élève au rang des grands intellectuels, des poètes... Même la douleur s'efface dans le cœur des mères et fait place aux enchantements de l'espérance".

Lorsqu'au printemps de 1914 Maurice Barrès débarqua à Beyrouth, il se trouva en pays conquis. Le passé glorieux de la France sur les rivages orientaux de la Méditerranée s'incarnait en lui. La noble sévérité de ses traits éclairée par le soleil d'Asie, s'accusa subitement. A ce moment cet homme était pour nous la pensée française vivante. L'affection silencieuse que nous lui avions vouée s'accrut du respect que suscitaient également notre émotion et le charme de sa présence. Nous nous trouvions en ce temps ingrats devant une source de raison et de poésie.

Sa première visite fut pour cette Université. "Le temps dit-il de répondre à l'accueil si précieux que me font quelques compatriotes... et tout de suite j'ai commencé à me promener dans l'Université Saint Joseph". Vous voyez là, Messieurs, une des raisons qui nous ont porté, à élever ici même, notre monument à sa mémoire.

L'Enquête aux pays du Levant prit son cours. Nous devions y être à l'honneur. Pourtant, les pages admirables consacrées à notre sol et à nos sites ne pouvaient pas nous faire oublier l'hommage de Barrès aux hommes qui établirent, et perpétuèrent en nous comme en nos pères, l'amour raisonné, l'amour passionné de la France.

A une heure tragique, Barrès sut envelopper d'un geste immortel, dans la pourpre et l'azur du drapeau français, les Missions du Levant, gardiennes séculaires du patrimoine français sur la terre d'Asie. Nous lui devons pour cela une particulière reconnaissance.

Son enquête achevée Barrès rentra en France et ce fut la grande guerre. Au jour le jour il en rédigea la chronique cependant qu'il exaltait les ressources profondes et les héros de sa race ; puis la guerre finie, la frontière du Rhin rendue à la France, il nous consacra le meilleur des jours qui lui restaient. Dès lors notre émotion ne va pas sans fierté d'avoir été l'objet de ses dernières pensées. C'est pourquoi nous avons désiré que le marbre votif sur lequel a été gravé son nom illustre fut fixé comme un témoignage durable, dans cette demeure de la spiritualité et de la science. Il attestera que les Libanais de notre génération ont connu leur dette envers le "prince lorrain" qui a pressenti notre avenir en se passionnant pour notre passé.

Et c'est à bon escient que la phrase finale d'un des plus beaux chapitres de l'Enquête fut choisie pour être également gravée dans la pierre.

"Notre pensée la plus pure, héritière d'Athènes, de Rome et de Paris s'inscrit par les soins de nos maîtres dans l'âme reconnaissante des enfants du Liban."

"Liban terre de souvenirs et pleine de semences". Certes notre gratitude est profonde ; elle va à Maurice Barrès comme à ceux à qui nous devons de le comprendre et de l'aimer. Dans le champ des souvenirs germera la semence ; des moissons s'annoncent dont nous fêterons un jour la maturité. Que la France prenne garde de dilapider des richesses qui sont siennes et qu'elle ait soin de demander aux mânes de Maurice Barrès la direction de nos destinées.